

L. D'ASCO

RÉDACTEUR EN CHEF

ABONNEMENTS

Lyon... UN AN FR. 40
Départements... 42
On reçoit les Abonnements de TROIS
et SIX mois.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

6, Place des Terreaux, 6
LYON

LA BAVARDE

Journal des Indiscrétions lyonnaises, Littéraire, Satirique, Mondain, Théâtral, Financier

PARAISANT TOUS LES JEUDIS

Mieux est de ris que de larmes escrire,
Pour ce que rir est le propre de l'homme.
FRANÇOIS RABELAIS

A. De LATOUR

ADMINISTRATEUR

ABONNEMENTS

Lyon... UN AN FR. 40
Départements... 42
On reçoit les abonnements de TROIS
et SIX mois

Les Annonces et Réclames sont reçues

2, Rue de Bonnel, 2

LYON

PROJET DE LOI SUR LE REPEUPELEMENT DE LA FRANCE

Un Comte incendiaire. — La Brasserie du Tonneau

Tirage Justifié :
52.000 N°s

QUATRIÈME ÉDITION

Avignon — Carpentras — Pont-Saint-Esprit
— Bagnols — Uzès — Besseges — Alais —
Nîmes.

Lire à la 2e page

SERVEUSE DE BOCKS

Lire à la 4e page

BRASSERIE DU TONNEAU

COURRIER DE LA MODE

Commission du repeuplement de la France

DES CAUSES

DE
LA DÉPOPULATION

RAPPORT ET PROJET

En étudiant avec soin toutes les statisti-
ques des peuples anciens et modernes, nous
avons constaté que presque toujours la po-
pulation d'un pays décroît quand il naît
moins d'habitants qu'il n'en meurt.

Sortant de ce principe, nous avons sup-
posé qu'en France, par exemple, s'il venait
au monde trois citoyens chaque fois qu'il
en meurt un, la population aurait toute
chance d'augmenter.
Mais, d'où vient que pendant ces dernie-
res années on est plus mort que né dans
notre pauvre pays ? Voilà ce qu'il s'agissait
de définir.

Nous avons donc pensé que le relè-
vement du niveau moral pouvait seul redon-
ner de l'élan au mouvement de la repro-
duction, et que, par un de ces effets qui
paraissent au premier abord des para-
doxes : moins les femmes auraient d'a-
mour, plus elles feraient d'enfants.

Seulement, il nous a semblé aussi que,
dans les circonstances exceptionnelles que
nous traversons, il convient d'employer des
excitants exceptionnels.

C'est pourquoi nous avons élaboré le
projet de loi suivant, qui contient, nous le
crojons, tous les éléments d'émulation sus-
ceptibles de chauffer le patriotisme des ci-
toyens et des citoyennes de 25 à 40 qui tien-
nent en ce moment l'avenir de notre cher
pays dans leurs mains.

PROJET DE LOI

Article premier.

Tout ménage, qui, avant le premier jan-
vier 1883, aura un enfant nouveau-né, re-
cevra, en faisant la déclaration à la mairie,
une somme de mille francs.

Art. II

La somme nécessaire à ces indemnités
sera recouvrée par voie de contributions
sur tous les célibataires sans enfants.

III

Le mari de la femme qui mettra au
monde deux jumeaux, recevra la médaille
militaire.

IV

Trois jumeaux et au-dessus donneront
droit à la croix et à un revolver d'hon-
neur.

Art. V

Comme dans l'antiquité, les gardiens de
la paix seront tenus de se découvrir devant
les femmes enceintes qui circuleront sur la
voie publique.

Art. VI

Tout citoyen est tenu d'opter pour im-
médiatement au moins de leurs désirs.
Il doit à la première réquisition :
Céder sa place en omnibus ;
La prendre en croupe en vélocipède et se
laisser mordre si l'envie lui en prend.

Art. VII

Tout chef de famille au-dessous de qua-
rante-cinq ans qui n'aura pas déclaré un
nouvel enfant à la mairie dans le courant
de l'année, payera ses contributions doub-
le.

Art. VIII

La fausse couche ne suffira pas pour
droit au dégrèvement de cet impôt excep-
tionnel.
A moins qu'il ne soit prouvé qu'il y a eu
cas de force majeure, comme par exemple,

la rencontre fortuite par la femme du vieux
Brididi au coin d'une rue.

Art. IX

Toutes les récompenses que l'on accordait
antérieurement aux rosiers sont sup-
primées. Elles seront reversées tous les ans
par les communes sur la femme mariée de-
puis moins de quinze jours qui donnera les
plus belles espérances.

Art. X

Tout marchand de meubles qui sera con-
vaincu d'avoir vendu deux lits à un seul
ménage sera puni d'une amende de mille
francs. Il pourra obtenir la remise de cette
peine s'il s'engage lui-même conjointement
avec sa femme à donner cinq
enfants à la patrie dans le délai de quatre
années.

Art. XI

Chaque année, dans les grandes villes, il
sera fait un relevé par arrondissement, du
nombre de nouveaux-nés survenus.
Le quartier qui en aura donné le moins
sera privé de gaz pendant deux mois.

Art. XII

Celui qui en aura donné le plus sera
repavé à neuf et arrosé pendant les gran-
des chaleurs avec de l'eau de Cologne.

Art. XIII

Enfin, un corps de veilleurs de nuit spé-
ciaux est créé.

Il aura pour mission, de parcourir toutes
les rues, d'heure en heure, en tapant avec
violence à toutes les portes, ou en tirant
des coups de pistolet dans les fenêtres, ou
en criant : Au feu !... etc., etc. ; jusqu'à
ce que tous les ménages se soient réveillés
et mis aux croisées.

Alors, ils crieront dans une grande corne :
Allez vous recoucher, ce n'est rien !...

Art. XIV

Au bout de l'année, le veilleur du quar-
tier qui se sera le mieux conduit, recevra
une gratification de 300 fr.

Pour copie conforme,
LÉON BIENVENU.

LE GUIDE

ROSINA L'ITALIENNE

Amt, si tu vas à Venise,
Pour Cicérone ne prend pas
Le lazaroni à triste mise ;
Que le sort jette sous tes pas.

Choisis la ravissante fille,
Dont aurait rêvé le Tiltien,
Qui chante, saute et babille
Sous le porche Saint-Sébastien.

Légère comme une cavale,
C'est elle qui me promena
De la pointe de Quintavalle
A celle de la Dogana.

Superbes sous leurs girandoles
De fleurs, elle te fera voir,
Sur les lagunes, les gondoles,
Ayant l'étoile au front, le soir,

La place Saint-Marc, où s'élève
Ce palais ducal orgueilleux,
Qui fait douter s'il est le rêve
Ou des artistes ou des dieux.

Venise est un divin fantôme,
Ton guide saura te chercher,
La Salute et son double dôme
Et San-Moïse et son clocher.

Et ce prodigieux portique
Dans lequel un doge a servi
La merveilleuse mosaïque
Qu'assemblèrent les Zaccati.

Et quoique toujours ingénue,
Te montrera, mais sans secret,
L'Ève si naïvement nue
Qu'à Saint-Marc, mit le Tintoret.

Puis elle te fera la grâce
De te montrer, l'orgueil au front,
Le Lido qui garde la trace
Du pied des chevaux de Byron.

Sans qu'un jour, elle se repose,
Tu verras, voyageur heureux,
Venise, la naïade rose
Que se baigne dans les flots bleus.

Car l'adorable Vénitienne,
Sachant tout ce qu'elle lui doit,
Connait la ville patricienne
Sur le boudoir de son petit doigt.

Mais la chose la plus divine,
Qu'elle pourra te faire voir,
C'est encore sa jambe fine
Au pied chausson l'escarpin noir.

KARL MUNTE.

UN COMTE INCENDIAIRE

Chaque jour amène son étonnement.
Nous sommes blasés de voir tant de choses
étranges. Nous traversons une époque de
crises. Les peuples, ainsi que les individus,
ont leurs fièvres : fièvre héroïque, comme
en 92 ; fièvre chaude, comme en soixante-
doux Plus souvent c'est la maladie banale,
sans rien de ce qui est ou très beau ou très
laid.

Tandis que la bourgeoisie, arrivée d'hier,
impose à la nation qui les acclame, ses
maires du palais ; la noblesse se débat dans
un dernier spasme. Elle veut se roidir
contre le courant qui l'entraîne ; elle es-
saye d'effacer la nuit du 4 août. Elle se
cramponne à ses titres, suprêmes épaves,
mais elle tombe acablée. Il ne suffit plus
d'une couronne, il faut la richesse. La loi
qui a supprimé le droit d'aînesse a suppri-
mé les grandes fortunes. Du même coup
elle a déchiré les parchemins. Les nobles
n'ont plus que la vanité de leurs titres. Le
pouvoir est au maître de forges.

Et, faute d'argent, un de Polignac met
le feu à la maison de son père.

On a lu le fait-divers avec une certaine
stupéfaction. Ce nom, l'un des plus beaux de
l'armorial de France, traîne devant les tribu-
naux ! S'être appelé de Polignac, à côté
d'un roi et devenir de Polignac, à côté d'un
gendarme. Passer de la cour des Bourbons
à la cour d'assises ! quelle chute ! Le monde
est demeuré confondu.

On se souvient de l'aventure du fils d'un
banquier célèbre. Le jeune viveur, s'adres-
sant, par la voie des journaux, aux amis
compatisants. Fils de millionnaire, dernier
rejeton d'une des plus grandes familles fi-
nancières du monde, il demandait l'aumône,
du pain enfin, n'importe « quels choses en
nature ». On se glissa à cause de la chose. En
haut, on se glosa. L'histoire était amusante.

Tout le faubourg St-Germain se réjouit se-
crètement de la mésaventure. Elle attei-
gnait l'un des bourgeois que l'on saluait, en
dépit de son nom aussi juif que roturier,
parce qu'il avait des écus.

On ne rit pas toujours, les mauvais
exemples sont contagieux. A quelque
temps de là, il se passa une aventure plus
caractéristique. Un — noble — dont je tais
le nom — avait un fils prodigue. La vie
parisienne coûte cher ; les actrices sont
hors de prix ; les danseuses deviennent ina-
bordables ; les demi-mondaines ont des ap-
pétits à dévorer plus de prince russes qu'en
pourrait fournir dix almanachs de Gotha.
Le mot franc a disparu du langage usuel,
la plus petite fraction connue au boulevard,
c'est le louis. Il est fabuleux comme on
mange mal et comme on paye cher. Le fils
du noble, allié à l'économie, il dépensait
un peu moins qu'un fils d'usurier. Cepen-
dant, la gêne vient, effroyable. Le père —
un comte — trouvait qu'il dépensait trop.
Brusquement, il occupa la bourse.

Le viveur ne s'adressa point aux jour-
naux, comme le fils du banquier. Il fit
mieux. M. le comte, son père, donna une
soirée. Il convoqua tous ses amis. Les sa-
lons étaient éblouissants. A chaque marche,
des fleurs et des laquais. Les invités, en
descendant de voiture, étaient arrêtés, par
un commissionnaire, costume classique,
posté à côté de sa boîte ; il leur offrait poli-
ment, en les appelant par leurs noms, de
cirer leurs chaussures. Les gens stupéfaits
reconnaissaient le fils du comte. Les invi-
tés entraient, au salon, chuchotaient entre
eux, devant l'amphytrion qui ne sut, que
fort tard, l'incartade de monsieur son fils.

Cette fois, le faubourg ne se moqua pas.
La scène aux affronts devenait épique.
Le comte de Polignac, fils du prince de
Polignac, n'est qu'un imitateur servile. Il
n'a rien innové, mais il ne s'est point con-
tenté d'être plaisant, il a été lugubre.

Le récit des journaux est très simple.
Ce jeune homme voulait de l'argent. Le
prince, Camille de Polignac, un vieux de
soixante-deux ans, petit, légèrement voûté,
le visage glabre, le menton en galoche, la
lèvre inférieure pendante et laissant voir
quelques dents d'une longueur britannique.
en somme plus laid que beau, n'est le père
de ce jeune homme que par bonne volonté.
Une liaison ancienne dont cet incendiaire
est le souvenir charnel. Du moins, les do-
mestiques le disent. On l'appelle M. le
comte. On l'a toujours appelé M. le comte,
dans la rue de Miromesnil. Le prince est
veuf.

M. le comte ressemble au prince ; c'est
un gommeux impertinent, prétentieux ;
ayant le langage veule des vidés du boule-
vard parisien. Il parle de haut dans les
salons ; il traite les domestiques avec ce
dédain, qu'ont, pour les inférieurs, les par-
venus sans esprit. Quand on ne lui donnait
pas d'argent, il faisait des scènes d'une
violence inouïe. Il était le maître dans cette
maison, qui n'avait, pourtant, d'autre en-
trée, pour lui, qu'une porte bâtarde.

Quand on cessa de satisfaire aux ex-
igences de sa vie aventureuse, il alla cher-
cher du pétrole, il en enduisit les murs, le

parquet, les meubles, il y mit le feu. Et,
tranquillement assis, sur l'un des canapés
du salon, il regarda, flegmatiquement et le
cigare aux lèvres, les flammes dévorer
leur proie.

Quand on l'arrêta, ce drôle répondit au
magistrat :

— Le prince ne veut pas me donner
d'argent. J'ai vingt-cinq ans, il est mon
père, il faut bien que je vive et qu'il m'en-
tretiennent.

Ce bohème, résume la situation des jeun-
es de l'ancienne noblesse : ce siècle ne
leur donne que le choix, entre la honte
d'une vie d'expédients ou la dureté d'une
vie de travail.

A côté du comte de Polignac, incendiant
la maison de son père, il place le comte
Roger de Beauvoir, chantant dans les rues,
avec une guitare — qui sait ? peut-être les
refrains de son frère : l'illustre et char-
mant romancier.

Le nom des Polignac rappelle une page
terrible de notre histoire. C'était un prince,
aussi, le Polignac, plus impopulaire que de
Villèle et moins libéral que de Martignac.
Il fut cause de l'abdication d'un roi. Il signa
les fameuses ordonnances de Juillet qui fu-
rent le testament des Bourbons. Ce prince-
là, appartient à la foule.

J'ai connu, un autre Polignac, le duc. Il
demeurait du côté des Tuileries avec sa
sœur, une sainte femme. D'un commerce
facile, il aimait faire le bien. On l'ap-
prochait toujours au nom de la charité. Il
possédait, à Paris, plusieurs maisons — j'ha-
bitai l'une d'elles, rue Montorgueil. Proprié-
taire — comme M. Grévy — il s'occu-
pait, lui-même, de ses immeubles. Il n'avait
pas confiance dans les hommes d'affaires ;
les architectes, trop savants l'épouvantaient.
Il se mariait ; un effet de l'âge. Il
avait près de quatre-vingts ans.

Un jour, une locataire du cinquième
étage, entendit du bruit dans le grenier,
au-dessus d'elle. Tremblante de peur, elle
ouvrit la porte ; elle aperçut dans la demi-
obscurité, la silhouette d'un homme. C'était
un voleur, bien sûr. Elle ferma la porte à
double tour, courut chercher le voisinage.
Et, plus morte que vive, poussant le con-
cierge devant elle, fit ouvrir la porte en
criant :

— Mon Dieu ! prenez bien garde ! c'est
peut-être un assassin !

La chère femme, tailleur de son état était
une lectrice des romans d'Eugène Sue. Elle
avait achevé ce matin là les Mystères de
Paris.

Le vieux pipelet, voulant rester brave,
en dépit de sa poltronnerie, fit céder la
porte. Il pénétra avec mystère, tremblant
d'effroi. Les femmes anxieuses, la poitrine
halétante, retenant leur souffle et se faisant
des gestes de terreur, entourées de lu-
gubres : « Ah ! mon Dieu ! » Ah ! Ste-Vierge !
à peine perceptibles, attendaient sur le
palier. Le concierge se hasarda, tendit la
tête. Soudain, il se rejeta en arrière, avec
un cri. Il avait aperçu, une jambe qui pen-
dait de la lucarne.

Les femmes se blottirent dans un coin. La
tailleuse dit :

Il faut aller chercher la police... Nous
allons être égorgés.
Déjà, l'escalier s'emplissait de monde :
les garçons bouchers, un peu sceptiques, se
sentaient forts, par habitude d'usage ; puis,
les garçons liquoristes, les bras rouges de
jus de groseilles. Enfin, le M. Gourd, de la
maison, cria d'une voix voulant être forte,
mais que l'émotion étranglait.

— Voulez-vous sortir ! chenapan ! misé-
rable !

La jambe qui pendait s'allongea, le reste
suivit, on entendit le poids d'un corps qui
tombait. L'inconnu venait du côté de la
porte. Ce fut une panique effroyable. Les
garçons bouchers seraient, instinctivement,
les fusils pendus à leurs côtés.

L'étrange personnage parut sur le seuil,
noir de poussière, les mains sales, le pan-
talon souillé.

Le vieux pipelet resta pétrifié.

C'était son propriétaire, M. le duc de Po-
lignac !

Il était venu, M. le Duc, sachant qu'on
réparait sa maison. Il avait appris, par son
architecte, que les toits étaient en mauvais
état. Il avait voulu s'assurer de la chose.
Ça manqua de tuiles. Il était monté, tout
droit, au grenier, sans bruit ; vint très
simplement, au maître fumiste, le col de la
chemise caché sous les triples plis d'une
cravate en satin noir.

Cette aventure est absolument vraie. La
maison qui en fut le théâtre, 45, rue Mon-
torgueil, eut jadis pour hôte, un homme
célèbre dans l'histoire : M. de Crillon. C'est
Henri IV qui la lui avait donnée. Des Cril-
lon elle passa aux Polignac. On y retrouve
encore, sur les plaques de fonte des vastes
cuisines, le chiffre royal ; trois fleurs de
lys sur une sphère que surmonte une cou-
ronne fermée.

M. le Duc, était de son temps. Il avait
compris les nécessités du moment. En dé-
pit de sa haute situation nobiliaire, il ve-
nait visiter cette maison d'ouvriers, qui
payait le luxe de sa maison ducal.
M. le duc de Polignac est mort. La mai-

son de Crillon appartient à ses fils qui ne
s'en occupent point. C'est leur droit. Cepen-
dant, ils ont tort de tant dédaigner ce rôle
de bourgeois. Si le comte de Polignac,
l'incendiaire de la rue Miromesnil eût
moins voulu jouer au grand seigneur, il se-
rait aujourd'hui, ailleurs qu'au dépôt,
entre les filous, les escarpes et les filles.

La noblesse n'existe plus. Elle a perdu
son prestige. Une particule n'a plus le don
d'éblouir que les sots. L'Empire a tant fait
de nobles avec les roturiers, que les par-
chemins sont devenus vulgaires. Certes, les
premiers n'étaient pas autre chose. L'hu-
manité n'a pas deux sources, mais les pre-
miers sortaient de la nuit. Leurs noms furent
mêlés aux épopées farouches, beaucoup
plus du domaine de la légende, que du do-
maine de l'histoire. Les premiers combats
ont quelque chose d'étrange et de lointain
qui trouble. Les chevaliers, tout bardés de
fer, se battant à Crécy, à Azincourt, à Poi-
tiers, n'étaient pas plus vaillants que Lan-
ces à Montebello, que Mac-Mahon à Ma-
genta, et peut-être, même, que de Monta-
ban à Palikao. Mais Crécy, Azincourt, Poi-
tiers, sont les étapes parées glorieuses,
parfois terribles, toujours grandioses, d'une
marche gigantesque à travers la barbarie,
Montebello, Magenta, Palikao, sont les ba-
tailles modernes, froidement physiques.

L'armée en ligne, le canon brutal, l'étude,
la science, tout ce qui s'apprend et tout ce
qui n'est pas le courage personnel. Puis,
c'est près de nous. Ces noblesses-là, ont un
véritable de mauvais aloi. Comme ces bois
blancs, enduits de cobalt, qui viennent du
peuplier et qu'on fait passer pour du bois
des îles.

La vieille noblesse, mêlée à la nouvelle,
n'a gagné qu'en nombre. Tous ces favoris
d'un jour, sont tombés avec le maître. Ils
ont la charge d'un titre, sans rien de ce
qu'il faut pour l'entretenir. Je ne veux
point parler de ces généraux célèbres, qui
sont riches. La plus terrible des humili-
ations est celle d'une particule devant un
nom qui a fait. Noblesse oblige, dit un
vieux proverbe. On n'est pas garçon de
magasin, ouvreuse de portières, ou maître
d'école, quand on porte une couronne au-
tentique. On va au Brésil, ou ailleurs. On
se refait un jeu, quand la chance daigne
vous sourire.

On habite comme ces nobles de Bretagne,
on habite un château délabré, deconcert,
avec les hiboux, et — ruines au milieu des
ruines — on détraque les voyageurs sur
les chemins. Encore une habitude de fa-
mille ; au moyen-âge, c'était de mode. Mais
il n'y avait, alors, que des codes impar-
faits et des gens d'armes paternels, aujour-
d'hui, tout a changé, c'est ainsi que l'an
dernier, on vit un père, sa femme et ses
enfants — mendians illustres — passer de-
vant les juges et s'entendre condamner
pour vagabondage et vol à main armée.

Il n'y a plus de place, au dix-neuvième
siècle, pour ceux qui veulent ne rien faire.

Pendant ce temps, M. Poirier s'enrichit.
Il vend des drogues, rue des Lombards, il
ouvre boutique de soie à Lyon, il trafique
avec les Indes, avec le Japon, avec la
Chine. Il a des bateaux, il exploite des mi-
nes, il fonde des usines. Il a des machines
qui font un bruit d'enfer, à côté du château
silencieux. Et, tandis que le hobereau rentre
dans son manoir, à peine salué, par
quelques paysans à ses gages, M. Poirier,
hautain, mais actif, s'entend respectueuse-
ment nommer par une légion d'ouvriers —
tout le peuple de la fabrique.

Vient le jour du scrutin. Les blancs, gar-
dant fidèlement la cocarde immaculée,
viennent trouver le hobereau qui hésite.
Mais le roy — le roy avec un y — ordonne
du fond de son exil, à son bien-aimé vassal
d'obéir. Pendant ce temps, les hommes
d'action portent M. Poirier. Il vient d'être
décoré, nommé juge suppléant au tribunal
Contre son voisin, le gentilhomme, il est
élu député. Une majorité écrasante, et
retombe sur la tête du châtelain, avec le
bruit sourd et prolongé de la pierre sépul-
crale.

Il n'y a pas d'issues. M. Poirier donne
ses fêtes splendides, auxquelles il convie
tout le pays. Il a les artistes de l'Opéra —
ces chanteurs qui ont des traitements de
lieutenants généraux. Il est roi, M. Poirier.
Il a une couronne ; sa fortune. Puis il a une
fille aussi. Et c'est la vengeance de Gaston
de Presle : il épouse la fille de M. Poirier.

Une vengeance qui brise son orgueil, on
s'est vanté si longtemps qu'on ne se mé-
salerait pas !
Encore là, le nom reste-t-il. Mais quelle
honte ! ô Montjoye ! quand une de Presle ne
se marie que pour faire des petits Poirier ?

Ainsi le veut notre temps. L'or est la
puissance. Jamais la finance n'avait tenu
tant de place. Nous subissons l'influence de
Law. Nous avons renouvelé la rue Quin-
campoix, aussi naïfs, en 1872, qu'en 1720.
Nous ne sommes pas corrigés. Nous voyons
la banqueroute ; nous y courons. Les jour-
naux politiques vivent des financiers. Tel
monsieur à quinze feuilles soumises ; des

bleues, des rouges, des blanches. Il paye
cent mille francs, un article qu'il fait lui-
même, on sait cette fourberie ; on en est
dupe. Il faut s'enrichir vite. Le luxe et l'é-
clat d'une vie à toute vapeur l'exigent, on
salue qui a de l'argent. Un tel est un es-
croc, mais il a de la fortune : banquier et
banquiste. Derrière, on le méprise ; devant,
on le salue, Mon Dieu ! on peut avoir be-
soin d'un petit secours !

Les nobles mettent leurs noms à l'encan
— pas tous ; il y en a de fort honnêtes. Je
m'honore de l'amitié de plus d'un — Les
prospectus financiers sont ronflants. On di-
rait des pages d'histoire : Rien que des cou-
ronnes. Les faillites de la dernière banque-
routte sentaient la fleur de lys et l'encens.
C'était le duc, c'était le prince, c'était le
comte. L'aristocratie française, dans ce
qu'elle avait de plus éclatant.

Quand on ne sait comment entretenir Na-
na — une drôlesse du peuple qui mange,
en sortant des Bouffes, autant de nobles que
Napoléon aurait pu en inventer — on se fait
courtier d'agences véreuses, on met son
nom au service d'une émission douteuse, on
colle ce parchemin — certificat d'honneur,
de loyauté, de vertus civiques — entée d'un
prospectus sans vergogne, véritable monu-
ment de chantage et de pufisme.

Il faut vivre, c'est une loi. Et la vie est
chère. Quand on ne travaille point, il faut
avoir recours à des expédients : fut-on d'un
sang ancien, et eut-on, pour aïeux, des héros
morts en Palestine.

Jamais une couronne ne fut plus lourde
à porter, qu'en ce temps de bourgeoisie à
outrance. Il faut pouvoir rivaliser avec
M. Poirier ; il faut lutter avec le maître
de forges. Alors, on demande de l'argent
à son père, et, s'il refuse, on l'écrit aux
journaux, on cire les souliers à la porte
de son hôtel ou l'on met le feu à sa mai-
son.

Tant pis, si, à la lueur de cet incendie
imbécile, on reconnaît la gigantesque
silhouette d'un prince de Polignac.

E. DESCLAUZAS.

MARÉE BASSE

A Maloisville Jeanne de...
L'an dernier, tous deux enfants du même âge,
Vous me répétiez de votre air coquet
Je ne veux aimer qu'à mon mariage
Et moi j'attendais fidèle et discret
Triste illusion !... Là-bas, sur la plage
Dans le sable fin de notre Conquet
Hier était écrit en notre...
Qui fait battre un cœur sous votre corsage,
La place où là-bas vous étiez assise
Se voyait encore !... Quelque folle brise
Allait effacer votre aveu charmant
En passant j'ai lu son nom sur le sable,
Pour m'en fâcher vous êtes trop aimable !...
Mais !... je voudrais bien m'appeler Gon-
tran,
Le Conquet (Morbihan) 17 septembre.
ELIACIN.

SILHOUETTE
D'UNE DEMI-MONDAINE

Maria la Hussarde
Grande et plantureuse avec des cheveux
finement ondulés et des yeux noirs très
pommés ; bavarde comme une fauvette
toujours riieuse et toujours prête à racon-
ter une histoire de garnison, Maria la
Hussarde est une des mille et dix mille
victimes du petit amour à dolman bleu.
D'allure martiale, et courrouillante en diable
on croirait qu'ayant joui longtemps la
Femme à Papa, elle n'a pu se décider à
abandonner les façons cavalières, et l'air à
la fois si candide et si divinement fripon de
la charmante actrice qui pour la première
fois lança comme un refrain de fanfare
la chanson maintenant devenue populaire :

Tambour, clairons, musique en tête
Vlà qu'il arrive le régiment !...

Toujours fidèle au panache vert à reflets
d'or, elle ne s'est jamais écartée du chemin
des amours joyeuses et des plaisirs faciles.
Elle fait partie de l'armée française et je
connais bien des cavaliers qui mettraient un
crêpe à leur schako, si elle venait à quitter
notre ville.

Elle aime les uniformes brillants et ne
connaît d'autres divinités que Mars et Bel-
lion.

Bourguignonne, elle a la gaieté franche
quodonnent les vins de rubis des coteaux
ensoleillés de la Côte-d'Or. Elle naquit,
paraît-il, à Dijon.

NUIT D'AMOUR

Marguerite, écoute, je veux Te rappeler la chambre close...

Que de longs baisers on dévore Jusqu'au matin, je veux encore Te rappeler le mot touchant.

Ch. d'Hericourt.

NOS ÉDITIONS

Nos lecteurs peuvent se procurer dans nos bureaux, rue de Bonnel 2, les diverses éditions de notre journal.

NOTRE CORRESPONDANCE Féminine

Plusieurs de mes amis m'adressent cette naïve question : « Recevez-vous quelquefois des lettres de femmes ? »

J'ai à dépeindre par semaine environ 300 lettres de femmes. Choisir les plus intéressantes et les classer selon leur valeur littéraire serait un travail en présence duquel mes rédacteurs déposeraient tous leur démission.

C'est en compagnie de celle-ci qu'elle vint à Lyon. Malheureusement elle n'y trouva guère d'autre fleuve que le Rhône, de Pactole point. La déche aux mains crochues, montrait sa tête hideuse et cupide.

Je dois avouer que cette coiffure lui allait à merveille. Elle eut fait une charmante marchande des logis.

Après avoir fait quelques petits voyages à Marseille et à Avignon, elle servit pendant deux ou trois mois à la Taverne anglaise.

Les militaires sont toujours, ses seuls adorateurs.

en train boulotter sucre rédacteurs? M'a dit que buvriez café toute la journée. Si oui, prévenez et apprenez travaux agrément.

« Monsieur. Comme vous avez eu la gentillesse de dire, je suis une patineuse endiablée.

« Cher Monsieur. J'ai reçu ce matin un magnifique cravache à manche d'or ciselé portant cette inscription: La Bavarde à Cora Pearl

« Mais loulou chéri. Mais chou! j'allais vous communiquer un billet dux de ma mie. Cela vous intéresserait fort peu.

« Monsieur, Je vous jure sur ce que j'ai de plus sacré au monde (1) que je n'ai jamais lu Mademoiselle Giraud.

« Monsieur, Je viens de découvrir dans la poche de mon mari une toute petite lettre rose, fleurant l'oppoignon et signée : Rosa Mandolina.

« L'aimable rédaction voudrait-elle accepter un petit lunch à mon domicile de la Chaussée d'Antin?

« Mon cher D'Asco, Les vers que j'ai reçus la semaine dernière sont tout bonnement exquis.

« Mon cher D'Asco, Je suis faule d'un ténor dont je ne vous dirai pas le nom, par discrétion.

vermoultes consommés par mossieu Dorsay redacquteur de la dite Bavarde. Espérant que ces mesieux ne sont pas des fumistes, elle les prie d'accepter un bock d'amitié...

« Desclauzas. — Moi? non, et toi? D'Asco. — Moi, non plus.

« Mon loulou chéri. Mais chou! j'allais vous communiquer un billet dux de ma mie.

Le galest, sans souci de son giel confiteit, Qu'on ne saignasse, entrat vite on maitre! Ça t'aurais-tu, au mie, allons, que n'est-ce fait?

« Monsieur, Je suis étonnée de ne faire parvenir quelques renseignements au sujet de la tendresse précitée, car je veux lui jouer quelques petites farces dont elle se rappellera.

« L'aimable rédaction voudrait-elle accepter un petit lunch à mon domicile de la Chaussée d'Antin?

« Mon cher D'Asco, Les vers que j'ai reçus la semaine dernière sont tout bonnement exquis.

« Mon cher D'Asco, Je suis faule d'un ténor dont je ne vous dirai pas le nom, par discrétion.

« Mon cher D'Asco, Je suis faule d'un ténor dont je ne vous dirai pas le nom, par discrétion.

Encore une pimbèche qui jase sur mon compte. J'ai pour lui confectionner un complet: l'aiguille, le fil et les ciseaux (elle le sait!).

Grand émoi dans notre paisible localité. Depuis quelques jours, on ne voyait plus Caroline. On ne savait à quoi attribuer ce brusque départ.

« Mon loulou chéri. Mais chou! j'allais vous communiquer un billet dux de ma mie.

Esther la vadrouille est étonnée du silence que garde la « Bavarde » à son égard.

« Monsieur, Je suis étonnée de ne faire parvenir quelques renseignements au sujet de la tendresse précitée.

« Mon cher D'Asco, Les vers que j'ai reçus la semaine dernière sont tout bonnement exquis.

« Mon cher D'Asco, Je suis faule d'un ténor dont je ne vous dirai pas le nom, par discrétion.

« Mon cher D'Asco, Je suis faule d'un ténor dont je ne vous dirai pas le nom, par discrétion.

« Mon cher D'Asco, Je suis faule d'un ténor dont je ne vous dirai pas le nom, par discrétion.

Dernière Heure Le facteur du télégraphe apporte au Cercle de la Dégonme la triste nouvelle suivante: « Le Millevoye qui a chanté la mort de Toby a eu cette nuit un cauchemar affreux.

« L'Éléphant lui serait apparu et dans un accent mystérieux et terrible à la fois, lui aurait dit: « C'est toi qui m'as tué, meurs! Viens rendre compte à Brahma de ton crime » et le saisissant avec sa trompe il l'aurait fortement secoué.

« EAU DIT LONG. Pauvre cher correspondant, du même coup votre Bagnols perd un éléphant de bois et un pot de carton! C'est vraiment pas de veine.

« EAU DIT LONG. Pauvre cher correspondant, du même coup votre Bagnols perd un éléphant de bois et un pot de carton! C'est vraiment pas de veine.

« EAU DIT LONG. Pauvre cher correspondant, du même coup votre Bagnols perd un éléphant de bois et un pot de carton! C'est vraiment pas de veine.

« EAU DIT LONG. Pauvre cher correspondant, du même coup votre Bagnols perd un éléphant de bois et un pot de carton! C'est vraiment pas de veine.

« EAU DIT LONG. Pauvre cher correspondant, du même coup votre Bagnols perd un éléphant de bois et un pot de carton! C'est vraiment pas de veine.

« EAU DIT LONG. Pauvre cher correspondant, du même coup votre Bagnols perd un éléphant de bois et un pot de carton! C'est vraiment pas de veine.

« EAU DIT LONG. Pauvre cher correspondant, du même coup votre Bagnols perd un éléphant de bois et un pot de carton! C'est vraiment pas de veine.

UN ÉCONDUIT

Le galest, sans souci de son giel confiteit, Qu'on ne saignasse, entrat vite on maitre! Ça t'aurais-tu, au mie, allons, que n'est-ce fait?

SONNET

Le galest, sans souci de son giel confiteit, Qu'on ne saignasse, entrat vite on maitre! Ça t'aurais-tu, au mie, allons, que n'est-ce fait?

ÉCHOS DE LA PROVINCE

Avignon Monsieur Méphisto se trompe, mademoiselle Louise Ricard n'est pas dans la déche ri en ne lui manque, toilettes fraîches et riches.

LA FAVORITE EU PRINCE GOUYA-KOUYA Un des princes des rives du Congo, le superbe Gouya-Kouya, désirant orner son sérail d'une nouvelle favorite, et ayant entendu parler par des explorateurs français.

« Mon cher D'Asco, Les vers que j'ai reçus la semaine dernière sont tout bonnement exquis.

« Mon cher D'Asco, Je suis faule d'un ténor dont je ne vous dirai pas le nom, par discrétion.

Pont-Saint-Esprit

Cinq heures sonnaient à l'horloge de la tour Saint-Pierre, quand uneumeur s'éleva dans le quartier du quai du Rhône.

« Mon cher D'Asco, Les vers que j'ai reçus la semaine dernière sont tout bonnement exquis.

« Mon cher D'Asco, Je suis faule d'un ténor dont je ne vous dirai pas le nom, par discrétion.

« Mon cher D'Asco, Je suis faule d'un ténor dont je ne vous dirai pas le nom, par discrétion.

Uzès

La toute petite Léontine vient d'aller faire un petit voyage à Alais où l'attendait un de ses anciens adorateurs.

« Mon cher D'Asco, Les vers que j'ai reçus la semaine dernière sont tout bonnement exquis.

« Mon cher D'Asco, Je suis faule d'un ténor dont je ne vous dirai pas le nom, par discrétion.

« Mon cher D'Asco, Je suis faule d'un ténor dont je ne vous dirai pas le nom, par discrétion.

« Mon cher D'Asco, Je suis faule d'un ténor dont je ne vous dirai pas le nom, par discrétion.

rivage phocéan comme elle en avait, disait-elle, l'intention ?

Jeanne la Blonde vient, nous assure-t-on, de faire la conquête d'un superbe fils de Mars qui depuis longtemps avait ouvert le feu par une foule de madrigaux plus bruyants que les autres. Il lui a, paraît-il, méublé un superbe appartement, aussi la belle est-elle au comble de la joie.

D'où vient donc que la habillarde Emma ne sort plus en compagnie de son amie Margot ?

Ces deux petites tendresses seraient-elles brouillées. Peut-être bien, car il était question l'autre jour du nabab d'Emma que Margot avait essayé de lui ravir. Toujours la rivalité !

On annonce l'arrivée prochaine dans notre ville d'une tendresse parisienne bien connue au Boul'Mich et à Besangon. Cette jouvencelle qui répond au doux nom de Clara et qui est blonde comme les blés doit, paraît-il, faire son entrée en grande pompe. Elle possède deux équipages, caméristes et laquais.

Grand émoi dans le clan des belles petites.

Marthe la plantureuse, Marthe la marseillaise vient d'avoir une vive discussion avec son jeune nabab qu'elle a, paraît-il, pincé en flagrant délit de flirtage illicite avec une jeune tendresse du nom de Joséphine.

Vrai dieu, madame, vous devriez être moins cruelle pour c. bébé. Avez-vous oublié vos trente huit printemps ?

Léontine la cascadeuse pourrait-elle nous donner l'adresse de sa modiste. Nous en serions fort heureux car le chapeau qu'elle porte est vraiment un chef-d'œuvre de fantaisie et d'abracadabrante. Nous prions cette belle petite de veiller un peu non pas au grain, mais à l'éclatance.

Pour Belzebuthalois empêché :

Diavoloüs.

Dolorès vient de nous revenir en compagnie d'une jeune et belle tendresse aux yeux noirs qui habitait paraît-il Bédars.

Nous les rencontrons presque tous les jours en voiture.

Le Pactole coule dans le boudoir de Marguerite la Mascotte.

Depuis huit jours cette belle petite a arboré deux magnifiques toilettes qui ont fait sensation dans le monde des belles petites.

Jeanne Toto va nous assurer-t-on quitter notre ville pour aller se fixer à Avignon.

Nous lui conseillons de s'en aller un peu moins bruyante lorsqu'elle se promène avec son jeune nabab.

Margot ferait bien de ne pas tant cascader avec sa jeune amie Mathilde.

Nous lui conseillons de ne pas chanter avec autant d'entrain.

Pedro Iarzettas.

Nouveau système. — Le soir de la mort de sa patronne, Julie était à l'Eden en signe de deuil, reluquant les mollets et les bras robustes du gymnasiarque Angely.

Nous prévenons charitablement Fifi des Ursules qu'il y a un exemplaire d'un arrêté, en évidence, sur la porte, côté gauche, de la brasserie.

Qu'elle y songe !

Toute la brasserie est en fureur contre la « Bavarde ». Ces dames hurlent d'une façon à nous faire croire que nous sommes chez Bidel ; je connais même un concierge qui s'est mis à la disposition de ces dames pour trouver l'infâme correspondant de l'infâme journal.

Pour un homme à bonnes fortunes en voilà un !

Céline a décidément dit un nouvel adieu à la rue Tardy, c'est maintenant la rue St-Louis qui la voit chaque soir regagner ses pénates.

Amour et mystère ; il paraît que la belle avait un type qu'elle a soudain lâché ; que le type se console, il n'est pas réglé, et quarante-deux remplaçants se querellent déjà à la porte du cœur de cette héb.

Pleurez, soldats de l'intendance, Anna n'est plus à Mulhouse.

Man ami Hector est dans la désolation, et en a pris une bombe qui va lui durer huit jours.

Je suis littéralement assommé, mes amis, et Mademoiselle de Sévigné n'a pas de terme assez ébouriffant pour qualifier la nouvelle que m'apporte à l'instant mon ami Hector.

C'est inutile de vous le donner en cent, ou même en mille, j'aime mieux ne pas vous torturer plus longtemps, et vous dire de suite qu'Alice la Gréle, rentre au théâtre.

La chaleur qui fait sortir les lermuses, ne produit pas le même effet sur Angèle la fauve.

C'est le premier jour qu'il a fait froid que nous avons aperçu cette brune enfant, folâtrant sur la place Morengo, en compagnie de Zizou, coiffé d'un immense chapeau Bergagliere.

Où sont Berthe et Peyroline ? On craint que ces deux vadrouilles ne soient rentrées dans un couvent ?

Turcaret.

HISTOIRE DE DEUX FEMMES

ET D'UN PARAPLUIE

Elles étaient en bombe toutes les deux. le salon du café Dupug était encore tout étourdi de leurs éclats et de leurs chansons, les boutelles vides jonchaient le sol et au dehors une pluie serrée lavait comme une chemise le pavé noir de St-Etienne.

Cherchez et vous trouverez, a dit le Seigneur, et nos deux déesses qui cherchaient la Providence sous les traits de quelque vieux serviteur de la veuve Clitquot. finit par la trouver, revêtue d'un habit marron, et coiffée d'un énorme gibus (aujourd'hui, nos gommeux appellent cela un tube).

La Providence se trouvait être de bonne humeur ce soir-là, elle tendit les bras aux deux quêtesuses, dont les yeux effaçaient certes par leur éclat, celui de la lampe électrique de la place Bellevue, et on se demanda où l'on pourrait bien aller.

Anna voulait prendre un sapin, la Providence ne voulait pas payer. Survint une deuxième Providence qui décida que l'on irait à la Dorée, passer le restant de la soirée.

Or, nos deux hébés, vous l'avez déjà compris, charmantes lectrices, étaient veuves ce soir, et un petit truc en passant ne peut moins faire que de faire penser davantage à celui que l'on aime, chacune de nos deux femmes s'orne donc d'un cavalier et c'est en chantant le fameux refrain :

Quand il n'est pas là...

que notre quator arriva à la Brasserie. Là, j'entends Hector m'interrompre et me dire :

— Mon cher, jusque-là tu parles bien de deux femmes, mais c'est le parapluie qui ne vient pas souvent.

— Que tu est donc impatient, mon cher ! Veux-tu que je parle du parapluie avant de te nommer celui qui le porte ?

— Donc on entra à la Maison-Dorée, dans un salon, bien entendu, et on répara du mieux qu'il fut possible les imperfections qu'avait laissées apercevoir le restaurateur Dupuis.

Le régal fut plus qu'honnête. Quant à dire que :

Rien ne manquait au festin,

c'est autre chose, car on s'en paya pour huit francs cinquante centimes, et ce fut tout. Les épaules de nos deux duchesses n'avaient pas dû s'en élargir beaucoup, et pour huit francs cinquante, le champagne tant désiré demeurait enfoui derrière les fagots du papa Veyret.

Voilà où vient le parapluie :

La note par trop maigre ne fut pas du goût des deux veuves, et le besoin se fit sentir de lâcher les deux Providence pour en chercher d'autres moins chichées.

La pluie s'était arrêtée au dehors comme le champagne s'était supprimé au dedans, et sous le prétexte de satisfaire à un besoin impérieux, Anna et sa compagne tirèrent une anglaise aux deux riches amphitryons et allèrent chercher ailleurs la fortune et le dit tant désiré.

J'ai dit qu'il ne pleuvait plus, c'est pour qu'on pressés par le besoin, les hébés oublièrent dans le salon un magnifique riflard dont ma tante aurait bien donné 2 fr.

Jugez du développement soudain de l'appendice nasal de notre Providence en deux personnes, quand elle se vit jouée, bernée, par leurs deux volages convives.

J'arrivai assez tôt pour les empêcher de se suicider, et ma première idée en voyant le formidable pépin oublié fut d'entourer la soie populaire :

Elles n'ont pas de parapluie.

La chose tourna au comique, et pour 1 fr. 50, prix de vente de l'instrument, nous nous payâmes, un sapin qui nous rendit à domicile.

C'est une petite compensation me dit mon ami Hector, qui trouve toujours le moyen de placer une chanson à propos de boîtes.

Bref, les deux femmes ne nous ont plus revus, quant au riflard, elles se sont fennues de 30 fr. pour lui trouver un remplaçant.

Ca valait bien ça.

Le parapluie nous avait honorablement vengés.

De Rysoor.

Clermont-Ferrand

Amélie la Boulotte ferait bien à mon sens de mettre un frein à ses mystérieuses promenades de la place de Jaudé. Nous lui conseillons de ne pas errer aussi longtemps la nuit car les nuits commencent à devenir excessivement fraîches.

Marie Diractoire et Marie la vadrouille ferait bien faire un peu moins de tapage lorsqu'elles font leurs petites promenades crépusculaires, car on brode force historiettes sur leur compte.

On nous assure que la petite Fernande va quitter ville pour aller planter sa tente dans les environs de St-Etienne.

A St-Etienne peut-être ; cette belle patite a encore l'intention de nous abandonner. Ses adorateurs ne lui pardonneront par cela.

B. LA DONNE.

Eugénie pourrait-elle nous dire où elle avait trouvé ce fameux nabab qui faisait tant le généreux aux Folles-Bergère ; décidément les garçons du restaurant Chevrier sont trop complaisants.

Cette forte cascadeuse ferait bien de ne pas trop avaler de petits verres à la taverne le dimanche ; elle devrait comprendre que c'est trop ennuyeux.

Maintenant que son jeune nabab est parti, elle s'en donne à tout casser.

Il y avait longtemps que nous n'avions aperçu la Plâtrière ; c'est avec plaisir que nous la croisons tous les soirs sur la place de Jaudé.

Nous la frions de ne pas trop faire d'œil-lades aux Folles-Bergère ; cela gêne même les hommes mariés.

Nous avons même assisté à une scène très comique à ce sujet.

Dire qu'elle a fait verser des lacrimoles !

Fernande ! Fernande à la poitrine si opulente, vous n'y pensez plus. L'on vous trouve partout, même sur la ligne de Thiers ; vous vous payez des premières et vous osez quitter vos bottines en wagon, vous allongez sur les fauteuils, dormir même à tel point qu'en gare de Clermont les hommes d'équipage sont forcés de vous tirer par les pieds pour vous sortir de votre torpéur.

Il ne faut pas trop vous en donner lorsque vous êtes à Thiers. Cela vous a fort

mal de longner le public dans les loges, aux Variétés, surtout une veille de foire, ne vous faites pas trop remarquer.

Comme d'habitude, on trouve toujours aux Variétés, le cauchemar du public, Marie la vadrouille, Amélie, Gabrielle de Roanne et Louise Tomate.

Ces quatre fessont toujours à la recherche de quelqu'un qu'elles ont de peine à trouver.

PICCOLO.

Clermont-Ferrand

LES VARIÉTÉS

Succès toujours croissant, décidément M. Lafond est en veine.

Samedi débuts très satisfaisants de la nouvelle troupe, nous avons surtout remarqué Mile Rosa Comte qui nous vient de la Scala de Lyon, et Louiseite, MM. Delsols et Angier, quand à Miles Alice et Marie elles feront bien de soigner leurs voix.

Les jours derniers nous avons eu le plaisir d'entendre une mélodie « La Ceuillette », par les de M. Th. Ré-Zolla, musique de Félix Tondou, création du regretté M. Torrelles baryton.

Nos félicitations aux deux jeunes auteurs qui n'en sont pas à leur coup d'essai.

Samedi les adieux du ballet Buglioni ont été touchants, cette petite troupe d'élite avait su se concilier l'estime de tous les habitués. Aussi une magnifique couronne de ses artistes, a couronné leurs efforts à plaisir au public clermontois, espérons que le même effet se produira au cirque Rancy à Lyon.

Scopinotto.

Montbrison

Marie Brioché est au désespoir depuis le départ de son amie la Nantaise.

Nous la voyons se promener mélancoliquement tous les soirs.

On a vu qu'elle a elle aussi l'intention de prendre son vol pour Nice.

Que faisait donc l'autre soir non loin de la gare, la sémillante Marguerite Planché à Pain. Attendait-elle donc quelqu'un de ses jeunes adorateurs.

Elle paraissait triste attristée et cherchait évidemment s'il ne venait pas.

Malheureusement comme sœur Anne, elle semblait ne rien voir venir.

CRAPPUS.

Bourgoin

La sémillante Planché à Pain pourrait-elle nous dire ce qu'elle va faire tous les soirs sur la route de Jailleu en compagnie de son jeune nabab.

Nous la prions d'être un peu plus réservée car sans quoi nous pourrions raconter une foule de petites historiettes que croustillantes sur son compte.

TOR.

Céline est paraît-il devenu triste depuis que son bien-aimé la quittée.

Elle a dit-on manifesté le désir d'émigrer au cloître. Aussi ne la voit on plus paraître sur le mamelon verdoyant où assis l'un à côté de l'autre ils causaient amour.

MARE.

Prenez patience Céline, il vous reviendra.

La petite Fifi ferait vraiment bien d'être un peu plus réservée.

Cette jeune tendresse qui à la manie de serrer son corset à outrance, aurait-elle l'intention de se faire la taille aussi fine que celle de Margot ?

La petite Marie la mignonne vient paraît-il de perdre son nabab, aussi la voyons-elle fort mélancolique depuis quelques jours.

Nous prions cette belle-petite de ne pas tant se désoler.

La petite Toïnette ferait bien d'être un peu moins bavard. Cette jeune demoiselle caquette comme un véritable pis.

Nous la prions d'être un peu plus réservée.

Virieu-le-Grand

Marie la Blonde, qui cascade toujours beaucoup ferait bien d'être un peu plus réservée.

Nous prions cette sémillante demoiselle de se faire le soir en compagnie de son amie Léontine qui, toujours, chante et caribolle.

Cette belle-petite aurait-elle donc été abandonnée par son ancien protecteur ?

Benjamin.

La Grive

La joyeuse Emille-Garance pourrait-elle nous dire ce qu'elle va faire tous les soirs en compagnie de sa camarade Jeanne-la-Cascadeuse, dans la direction de la Mairie ?

Que signifient donc ses mystérieuses promenades ?

Nous avons aperçu l'autre soir la gam-billeuse Juliette avec un jeune gentleman que nous n'avons pas encore rencontré en sa compagnie.

Est-ce que par hasard elle aurait été abandonnée par son ancien adrateur ?

Pan-Pan.

Les Abrets

Nini Godichon pourrait-elle nous dire ce qu'elle va faire tous les soirs en compagnie de son jeune nabab sur la route qu'elle affectionne pour ses promenades crépusculaires ?

Nous prions cette intéressante tendresse d'être un peu plus réservée, surtout quand elle erre avec son amie Jeanne.

COMPANY.

Beaurepaire

La petite Marie fantaisie pourrait-elle nous dire pourquoi elle stationne chaque soir de longues heures le long de la route dont elle a fait probablement sa favorite.

Vendredi soir nous l'avons aperçue au Champ de Mars avec son jeune nabab qui paraissait lui faire les plus brûlants madrigaux.

Nous la prions d'être un peu plus réservée à l'avenir.

Elle Otrape.

Me promenant l'autre soir dans le faubourg, j'aperçus toutes nos belles petites qui causaient avec animation de la « Bavarde ». C'était Marie, l'altière Gabrielle et Titine qui criaient comme de véritables folles et racontaient des historiettes abracadabrantes.

Nous prions ces belles petites d'être un peu plus réservées.

Que faisiez donc la belle Claudie sous les platanes à l'heure où les gens sensés ronflent paisiblement. Peut-être attendait-elle le galant nabab en compagnie duquel nous l'avons aperçue la veille.

Nous prions la sémillante Louise d'être un peu plus réservée et de moins absorber de liqueurs. Elle fait une vraie concurrence à Jenny Bidel ; on l'appellera bientôt Louise la li-cheuse.

O. Vergnon.

Pont-de-Beauvoisin

Marie la Sévoisienne pourrait-elle nous faire connaître le but de ses mystérieuses promenades sous les platanes de la place Carouge.

Prenez garde petite blondinette « la Bavarde » connaît toutes vos escapades.

La plus plantureuse Henriette surnommée la reine des Halles, ferait bien d'être un peu réservée et de moins bavarder de ses amis. Elle fait une vraie concurrence à Jenny Bidel ; on l'appellera bientôt Louise la li-cheuse.

Les trois sévoisienne se sont transportées de la Place Carouge au faubourg, où elles ont le plaisir de déguster quelques charcuteries en compagnie de leurs jeunes nababs.

KOK-HOTTE

Chambéry

La belle-petite Lyonnaise qui demeure dans les environs de la rue Grenette est, paraît-il, au désespoir, car elle a été abandonnée par son nabab, qui va, paraît-il, roucouler aux pieds d'une belle dont les pénates reposent non loin de la route d'Italie.

MASCARILLE.

La belle Jeannette, qui fait tant parler d'elle dans notre bonne ville, ferait bien d'être un peu plus réservée, et surtout de faire moins de bruit en compagnie de ses jeunes adorateurs, car sans quoi nous pourrions jaser très fort sur son compte.

FANCHEITE.

Belley

Si le protecteur de Nini (ainsi que les autres) avait pu la voir, dimanche et lundi dernier, je suis sûr qu'ils auraient été profondément émus.

En rentrant au Casino, elle était tellement émue qu'elle ne savait plus ce qu'elle faisait. Elle est allée s'asseoir à côté d'Alice, qui n'était pas moins troublée qu'elle.

Leurs yeux ressemblaient à des escaraboucles. C'est vraiment fort heureux, ma foi, que leurs adorateurs ne s'y soient point trouvés.

Est-ce que maman Tête-de-Mort ferait de la politique ? Où diable va t-elle se fourrer (je parle de la politique) ? Tous les jours on peut la voir martiner gravement les rues Grammont et Saint-Martin.

Je parierais bien que c'est la « Bavarde » qu'elle lit. Cette diégne ne doit point être satisfait, car elle doit voir qu'on est bien au courant de ses faits et gestes. A quand son départ ?

Quel grand malheur !... La Grossé Tienne n'est-elle pas revenue de Lyon ? Est-ce qu'elle n'aurait pas pu rester où elle était ? Nos bons et paisibles bourgeois de la Grandeville vont être dans la désolation, car ils savent le bruit qu'elle fait. Mais quelle joie pour son protecteur ! Il a dû donner l'ordre à la caravane qu'il avait envoyée à sa recherche, de les cesser.

La Grossé Françoise a été vue, jeudi dernier, à Belley. Est-ce que cette vadrouilleuse trouverait Peyriou trop petit ? A moins qu'elle ne soit venue pour avoir plus tôt la « Bavarde ». Nous lui conseillons vivement de rester dans son pays natal, car Belley possède déjà assez de cascadeuses. La voilà avertie ; ainsi, qu'elle tienne bien compte des conseils de la « Bavarde ».

Le Ballon-de-Bou-Aména.

Les marchands de comestibles sont prévénus qu'à l'occasion du prochain départ de la classe 1881, ils doivent faire une ample provision d'ognons pour les 17 et 20 courant, car nos belles petites trotteuses croix-roussiennes en feront une énorme provision, afin de pleurer toutes leurs larmes.

Est-ce que l'ancien club féminin de la rue de Cordon se serait réformé ? Dimanche dernier, fumant philosophiquement ma cigarette, du côté de la gare, je vis passer une voiture à fond de train.

Néanmoins, j'eus le temps d'apercevoir dedans, notre ancienne connaissance Planché à Pain, ainsi que certaine petite Maigrelette, une ancienne connaissance aussi.

Mais où diable l'automédon conduisait-il ces belles trotteuses ? Est-ce qu'elles ne se souviennent plus des conseils de la « Bavarde » ? Je parie qu'elles retourneront à Yenne ? Elles feraient mieux de rester chez elles. Mais puisqu'elles le veulent ainsi, les voilà prévénues. Qu'elles cessent ces promenades nocturnes.

Brasserie-Casino

Rien de nouveau pour cette semaine. Le départ de Vallinduc nous a fort peu touché. Quant à Jeanne Rita, c'est une chanteuse ordinaire.

Nos compliments au comique, M. Borie. Un Engagé pour payer ses dettes.

Tenay

Marie la Plantureuse que nous rencontrons presque tous les soirs en compagnie de son amie Marie l'Edentée, pourrait-elle nous dire pourquoi elle chante si fort le soir lorsqu'elle se promène avec sa jeune camarade Lili la Laide.

Ces deux tendresses font beaucoup trop de bruit et se font trop remarquer.

Henriette la cascadeuse qui devait paraître le partir pour Lyon, pourrait-elle nous dire pourquoi elle revient toujours son fameux voyage.

EPAMINONDAS.

Bourg

Tu m'avoueras, chère Joséphine (c'est à l'ex-bergère que je m'adresse), que tu es bien simple lorsque tu oses dire à Céline que tu as peur dans son corridor. Est-ce que par hasard ta digne épouse aurait quelque malfaiteur pour voisin ? Mais, si tu a à craindre, est-ce que tes vaillants fils de mars ne sont pas tout prêts à verser leur sang pour te défendre ?

Lorsque une jeune fille, trompée par un

perfidé Daphnis, cherche à jeter un voile sur le passé par une conduite exemplaire on est assez indulgent pour lui pardonner ses fautes ; mais il ne faudrait pas croire qu'il en serait ainsi pour une petite biche, qui, loin de se corriger, voudrait néanmoins s'affecter un caractère d'innocence.

A cette sottise personne, je ne puis lui réserver, en poussant un profond soupir et en haussant les épaules, que le dédain le plus ironique.

1 Quina Pas Peur.

Roulez tambours, boum, porrrrrtez armes, prrrrrrésentez armes, la tête roide, les mains dans le rang (voilà la princesse qui passe ta ta ta, ta ta, etc., a r'annu).

Tel est le bruit, tels sont les commandements qui se croisent et qui me forcent de me rendre compte pour qui sont ces hon-neurs.

Que votre curiosité soit satisfaite, c'est son atesse, la princesse Tête-de-cheval qui vient risiter ses vassaux et manants, qu'elle avait abandonné depuis quelque temps, l'ingrate !

Il paraît que Mme son atesse, princesse, duchesse, et tout ce qui finit en esse, il ex-ploitait, sur vos nouveaux domaines, vous n'avez pas trouvé le filon d'or ; qui devait faire couler le Pactole dans votre poche, car vous êtes revenue dans une toilette qui laisse beaucoup à désirer. Vous n'avez pas embelli non plus, ah ! mais non.

Vous n'ignorez pas charmante Tête-de-cheval, que tout le monde est prévenu ici sur vos exploits passés, et qu'il y aura pas grand à plumer des pigeons, excepté quelques biscuit au fils de Mars ; encore les biscuits, n'ont ils pas de plumes.

Un conseil, tenez vous tranquille et ne riez pas si fort dans les rues, comme dimanche 4 novembre, si vous tenez à ne pas figurer sur la « Bavarde ». Elle a l'œil sur vous et vous surveillera de près.

Sans adieu charmante princesse, je baise le bout de vos radis noirs.

DEMANDE

La belle Clémence, pourrait-elle nous dire, ce qu'elle venait de faire de certain moment, vendredi 10 novembre à 10 heures du matin.

Serait-ce que la veille trouvant la porte de la chambre fermée, elle était allé demander l'hospitalité au poste.

Nous la prions de renseigner la « Bavarde ».

1 Dé couvre mystère.

La plantureuse Jeanne Garance ferait bien d'être un peu plus réservée.

Cette belle tendresse qui s'est fait fort remarquer par ses assiduités auprès de messieurs les militaires devrait bien mettre un frein à ses instincts cascadeuses.

Cette demi-mondaine pourrait-elle nous dire ce qu'elle va faire tous les soirs dans les environs de la Gare ?

FINNE BOUCHON.

Vendredi grand émoi dans la rue Prévôté. Deux de nos cascadeuses. La Qui ? Qui ? et la Zizette se sont prises aux cheveux.

Chignons et chapeaux, jusqu'à la souprière, tout volait en éclats. Serait-ce par hasard tapageuse Qui ? Qui ? que votre rivale (de gloire) aurait remporté victoire sur vous, en vous enlevant votre nabab ? attention vous avez fait rire bien des gens qui étaient présents ; si vous continuez vos scènes de jalousie, la « Bavarde » aura l'œil sur vous.

En outre, vous vous exposez à ne pas manger souvent de soupe, et par contre à mourir d'inanition.

La Marie et la Clémence pourraient-elles nous dire ce qu'elles allaient faire jeudi soir à dix heures dans une chambre de

